

Lénine d'après Gorki

Georges Sorel

Source : «La Revue Communiste», 2^e année, n° 11, janvier 1921, pp. 401-413.

Lorsqu'au mois de septembre 1919, je composai le « *Plaidoyer pour Lénine* », que j'ai ajouté à la quatrième édition des *Réflexions sur la violence*, je n'avais encore que des idées très vagues sur ce que [Gorki](#) avait écrit sur le même sujet : aussi ai-je lu avec beaucoup d'intérêt et de profit sa brochure intitulée *Vladimir Ilitch Lénine*, dont *l'Humanité* a publié la traduction due à André Pierre ; j'ai été heureux de trouver sous la plume du célèbre romancier russe des thèses que je m'étais hasardé à présenter l'année précédente.

Beaucoup de nos lecteurs avaient estimé que j'avais abusé du paradoxe en établissant un rapprochement entre Lénine et Pierre-le-Grand ; mais cette opinion avait été aussi émise par Gorki, qui est mieux placé que moi pour comprendre la psychologie et la politique des hommes d'État russes.

Je disais aussi : « *Les bolchéviques pourraient finir par succomber à la longue, sous les coups des mercenaires engagés par les ploutocraties de l'Entente ; mais l'idéologie de la nouvelle forme d'État prolétarien ne périra pas ; elle se survivra en s'amalgamant avec des mythes qui emprunteront leur matière aux récits populaires de la lutte soutenue par la République des soviets contre la coalition des grandes puissances capitalistes.* » Or, la brochure de Gorki est, pour la plus grande partie, consacrée à nous apprendre qu'une légende est déjà formée autour de Lénine. L'étude d'un tel phénomène offre un grand intérêt pour les philosophes, qui trouvent ainsi une occasion de contrôler les théories au moyen desquelles on a expliqué les légendes du passé.

Généralement, on croit que le temps joue un très grand rôle dans la genèse des croyances populaires. Cette opinion peut se fonder sur l'histoire de la légende napoléonienne. Pendant la Révolution et l'Empire, le souvenir des grands événements se trouva confié à des témoins (ou prétendus témoins) beaucoup moins préoccupés de vérité que de rhétorique ; vinrent ensuite des écrivains doués d'une imagination romanesque, qui se crurent en droit d'ajouter à des récits primitifs, si mal assurés, des fantaisies propres à captiver l'attention bienveillante des lecteurs : pendant la Restauration, les libéraux trouvèrent qu'il était de bonne guerre d'ajouter merveilles sur merveilles aux gloires républicaines et impériales, dans le but de nuire aux royalistes. Ainsi il s'établit une concurrence acharnée dans la production des illusions historiques.

En 1840, lorsqu'on apporta les cendres de Napoléon aux Invalides, l'enthousiasme des Parisiens fut si vif que Proudhon put dire le 27 juillet 1855, dans une phrase singulièrement expressive, qu'en présence de *l'ivresse populaire* il avait senti la lame du poignard qui devait percer le cœur au 2 décembre : « *Quel temps pensez-vous qu'il faille, demandait-il à un vieux camarade, pour nous dégoûter de cette eau-de-vie mêlée de poudre à canon ?* »

En 1848, les conservateurs furent assez ineptes pour s'imaginer qu'ils pourraient utiliser la légende napoléonienne pour écraser la République : Thiers, dont on a voulu faire un politique si perspicace, soutint la candidature du futur Napoléon III à la présidence ; comme cela devait arriver, l'homme qui portait le nom du grand Empereur enseveli sous les Invalides devint le maître de la France. Marx, dans son *XVIII Brumaire* croyait pouvoir prédire que, si le vainqueur du coup d'État montait sur le trône, la

gloire de son oncle serait mortellement éteinte ; mais il ne paraît point que cette prévision se soit réalisée.

Réfugié en Belgique, Proudhon alla, dès les premiers temps de son exil, visiter le champ de bataille de Waterloo, le livre du colonel Charras à la main, et le 7 septembre 1858 il envoyait à l'un de ses meilleurs amis les réflexions suivantes : « *En France, personne n'a vu le Mont-Saint-Jean ; plus d'un réfugié se ferait mêmes conscience de la visiter ; ils pleurent comme des veaux à ce souvenir... On accuse la fatalité, la trahison, on chante le mot de Cambronne et il ne manque pas de gens qui rêvent d'une revanche de cette triste journée, qui ne fut après tout pour l'Empereur, pour ses enrégés soldats, pour la France même qu'un juste châtement... Je la regarde comme un moindre mal que n'eût été le raffermissement de l'Empire, et si je regrette quelque chose aujourd'hui, c'est qu'après avoir payé de 50.000 Français la chute de cet Empire, nous ayons été exposés à le voir ressusciter trente-sept ans après, comme si rien n'avait été fait. Il faut donc autre chose que de la mitraille pour exterminer de pareils monstres.* » Ainsi, au témoignage de Proudhon, les victimes du coup d'État n'étaient pas encore en 1858, affranchis de l'illusion de la légende bonapartiste.

Pendant le Second Empire, Thiers acheva de publier son apologie de Napoléon, dont le dernier volume parut en 1862 et qui continuait à obtenir autant de succès qu'avant 1848. Il ne semble point que l'histoire de Lanfrey ait eu une influence considérable sur l'opinion. Lorsque Taine entreprit, plus tard, de décrire les origines du régime moderne, il fut violemment accusé par les bonapartistes de ne pas assez admirer la politique impériale ; mais il employa, pour constituer sa psychologie napoléonienne, les éléments plus merveilleux que lui fournissait la tradition : il donna ainsi une consécration scientifique à la légende. Le socialisme s'est montré impuissant contre les illusions qui étaient garanties par tant d'historiens ; ce qu'on a appelé le socialisme de guerre n'aurait pu probablement se produire s'il n'avait été secondé par les souvenirs napoléoniens : ainsi la légende n'a point cessé jusqu'ici de recevoir de nouveaux développements. Qui pourrait dire que cela soit fini ?

Évidemment, les légendes bolchevistes se rattachent à des faits trop récents pour avoir pu se former comme celle dont je viens de parler, mais il y a aussi des légendes qui se produisent comme de véritables explosions et ce sont peut-être celles qui doivent intéresser le plus l'historien-philosophe. On trouve, avant leur manifestation, une longue préparation des matériaux qui seront mis en œuvre par l'ère nouvelle. Alors se font jour des linéaments de nouvelles appréciations relatives aux grands hommes ; on rencontre partout de violents désirs de voir naître de nouveaux usages ; des vues nouvelles sur l'avenir du monde se répandent dans les masses. Tout cela est vague, souvent incohérent et les contradictions n'y manquent pas. Les philosophes futurs qui voudront introduire dans ce chaos plus de précision, d'ordre ou de logique, avec l'espoir de démêler des tendances qui avaient échappé aux contemporains, vicieront gravement la réalité.

Il arrive un jour où des personnages destinés à devenir légendaires tirent de ces matériaux des croyances, des symboles et des institutions que le public est tenté de prendre pour des créations de leur génie personnel.

Enfin viennent des poètes, des philosophes, des annalistes qui donnent aux événements des aspects idéologiques sous lesquels il est généralement bien difficile de découvrir la vérité primitive ; grâce à eux, la révolution se trouve définitivement fixée et les gens d'école expliquent tout son développement par les formes qu'elle a fini par prendre.

Les savants contemporains qui ont voulu décrire les origines du christianisme ont plus ou moins bien tenu compte des distinctions que je viens de faire. L'orthodoxie cherche à donner une importance prépondérante au deuxième moment de manière à faire ressortir le caractère surhumain des Evangiles. Beaucoup d'érudits se sont attachés à faire comprendre comment la préparation, soit dans le monde hellénique, soit dans le monde judaïque, avait favorisé la naissance des doctrines chrétiennes ; mais on leur a souvent justement reproché d'avoir un peu trop sollicité les documents pour christianiser à l'excès la pensée anti-chrétienne. Chez les protestants, presque tous les historiens

du christianisme étant d'anciens pasteurs, ils ont eu une tendance marquée à faire de Saint-Paul le créateur de la nouvelle religion ; celui-ci, par les acclamations enthousiastes qu'il adressait au Christ, par ses interprétations de la Bible, par les règles qu'il donnait à ses disciples, à bien été le fondateur de la théologie chrétienne; mais une idéologie quelconque ne peut avoir pour résultat que de consolider un édifice historique existant.

Les recherches de l'archéologie chrétienne semblent bien montrer que le christianisme avait déjà une position considérable à Rome, trente ans après la Passion. Si Domitien n'avait pas exercé ses fureurs sur sa propre famille, l'Empire, au début du second siècle, aurait eu pour souverains des fils de Clémens, sinon convertis du moins très favorables à la nouvelle religion. Aussi est-il permis de penser que le christianisme se produisit comme une véritable explosion. Lorsque la République des Soviets se fût établie, les conseillers spirituels des démocraties ploutocratiques ont supposé que les idées révolutionnaires actuelles, se formant par adjonctions successives, pourraient être détruites par des érosions incessantes ; c'est pourquoi les journaux à grand tirage n'ont pas cessé d'insérer de copieux articles décrivant les crimes, les misères et le désespoir qui régneraient en Russie. Ces histoires que personne ne pouvait contrôler et qui n'avaient guère pour garants que des espions, ont eu pour effet de terrifier la bourgeoisie et de lui enlever le peu de bon sens qu'elle possédait encore.

Il ne me semble point que cette propagande coûteuse ait produit des résultats sérieux sur le prolétariat ; tout ce qu'il avait de vagues instincts révolutionnaires dans le monde s'est concentré en une admiration passionnée pour une république dans laquelle les seuls travailleurs jouissent de droits politiques. Sur la fin de sa vie, Renan se demandait ce qu'il arriverait le jour où le socialisme, après avoir longtemps cheminé sous terre, réclamerait sa place au soleil. Ce jour est venu et le socialisme qui semblait à beaucoup de critiques savants incapable de diriger la pensée des masses, est aujourd'hui, grâce au bolchevisme, devenu un des facteurs principaux du mouvement historique actuel.

Je voudrais appeler l'attention du lecteur sur le rôle considérable que Gorki me semble appelé à jouer dans l'ère socialiste que le bolchevisme a fait apparaître. Pendant longtemps on avait reproché aux écrivains russes de connaître mieux les grandes métropoles de l'Occident que leur propre pays. Dans le *Journal de Genève* du 14 mars 1918, on lisait ce qui suit : « *Un étranger nouvellement arrivé en Russie avait l'impression de se trouver dans une colonie où le métropolitain parlait la même langue que l'indigène, mais, à part cela, n'avait rien de commun avec lui. Les uns méprisaient cet indigène et lui prêtaient toutes sortes de mauvais dessins ; les autres exaltaient et idéalisaient son âme simple et douce et l'assimilaient à l'âme de l'enfant. Ce dénigrement et cette idéalisation montraient combien l'Intellectuel russe était étranger au moujik. Les goûts, les notions du devoir, de la justice, du bien et du mal, la situation de l'homme et de la femme dans la famille, les croyances, tout était différent chez eux. Ils étaient plus éloignés l'un de l'autre à la veille de cette guerre qu'ils ne l'étaient à la fin du XVIIe siècle.* »

Tourguéniev avouait, paraît-il, qu'il ne connaissait pas le paysan. Tolstoï découvrit le moujik assez tard et il voulut, semble-t-il, étonner les Occidentaux en leur montrant que, dans sa vie privée, ayant à sa disposition tout le luxe recherché par les bourgeoisies riches il se faisait une joie d'être un moujik ; mais en définitive alors même qu'il se livrait au travail manuel, il demeurait un grand seigneur.

Son rôle historique a été d'apprendre aux Russes que la civilisation française, protégée par les tzars, était une bien petite chose ; c'est en raison de ce fait qu'il doit être regardé comme un précurseur du bolchevisme. Gorki n'a eu aucun effet à faire pour se mettre au courant des sentiments populaires de son pays, ayant débuté dans la vie comme apprenti cordonnier, il a parcouru beaucoup de professions réservées aux classes les plus pauvres ; il avait vingt-cinq ans lorsque l'écrivain Korolenko le décida à entrer dans la carrière littéraire.

Durant sa jeunesse, en fréquentant les bateliers de la Volga, il s'est évidemment initié à beaucoup de manières de penser qui tiennent autant de l'Asie que de l'Europe ; ce grand fleuve n'est pas éloigné de

ces populations kirghises que le Play, au cours de son exploration des gisements aurifères de l'Oural, avait admirées. Je trouve dans la brochure de Gorki sur Lénine une image qui me semble bien caractériser ce qu'il y a de génie chez lui. On sait quel rôle considérable jouent dans les poésies asiatiques les pierres précieuses (ou les émaux fondus à leur imitation) et les métaux polis ; dans la vision d'Ezéchiel, l'air que nous respirons devient une masse de cristal au-dessus duquel est un saphir servant de trône à Dieu ; la couleur de cette gemme rappelle les profondeurs bleues du ciel. Gorki se figure la terre, dans le régime futur, comme « *une émeraude gigantesque ornée de facettes du travail d'une humanité libre... Partout des villes-jardins renferment de majestueux palais... L'énergie physique ne se perd plus dans un travail grossier et sale ; elle se transforme en énergie spirituelle* ». Cette émeraude symbolise bien évidemment la terre livrée à la culture des jardins comme le saphir d'Ezéchiel avait symbolisé le ciel inaccessible à l'homme.

Cette faculté de construire des symboles, ayant une parenté évidente avec ceux qu'à employés la plus haute poésie antique, donne à Gorki une supériorité écrasante sur tous les écrivains révolutionnaires actuels, dont la littérature a plus d'affinité avec la faconde des avocats qu'avec les mythes de la Grèce. Il n'a point besoin de recourir au bavardage classique pour exprimer les pensées les plus hardies ; le type de l'éloquence est, suivant lui, fourni par les discours que Lénine adresse aux ouvriers : « *Il parle en termes extrêmement simples, avec une langue de fer, avec la logique d'une hache ; mais dans ses rudes paroles, je n'ai jamais entendu de démagogie grossière, ni aucune recherche banale de la belle phrase. Il parle toujours de la même chose : de la nécessité de supprimer jusqu'à la racine l'inégalité sociale des hommes et des moyens d'y parvenir. Cette antique vérité retentit sur ses lèvres avec un son âpre, implacable ; on sent toujours qu'il croit inébranlablement en elle ; on sent combien est calme sa foi ; foi d'un fanatique, mais d'un fanatique savant, et non d'un métaphysicien, d'un mystique* ».

Ce n'est point évidemment pour obtenir des effets oratoires qu'un tel homme regarde la Russie comme appelée à un rôle messianique. Il faut prendre tout à fait à la lettre ces paroles que prononce Gorki, dans sa foi, attachée inébranlablement aux espérances révolutionnaires : « *Il est aujourd'hui clair que c'est au peuple russe, à ce peuple affamé, torturé par trois siècles d'esclavage, que l'histoire a confié cette grande mission (de sauver le monde) même sous la menace d'être écrasé par des brigands* ». On pourra dire que c'est là du fanatisme ; mais ce fanatisme ne saurait être en tous cas confondu avec celui de métaphysiciens habiles dans l'art de la parole ; ce serait le fanatisme d'un homme qui sait qu'il n'a le droit de se livrer à la poésie que pour exprimer plus fortement une grande pensée qui remplit toute son âme.

Et voici un hymne de guerre, comparable aux plus belles pièces lyriques recueillies dans les anthologies : « *Ce sont les Russes qui vont au combat pour le triomphe de la Justice, à l'avant-garde des peuples du monde, – les Russes – les guerriers les moins aguerris, les plus faibles, gens d'un pays doublement arriéré au point de vue de l'économie et de la culture, gens que le passé tortura plus que les autres. Hier encore l'univers les considérait comme des demi-sauvages et aujourd'hui, mourant presque de faim, ils vont vers la victoire ou la mort, ardents et braves comme de vieux combattants.* » Il a vu et il a senti profondément les scènes sanglantes de la Révolution qui lui semblaient la conséquence fatale du régime imposé si longtemps au peuple russe ; le jour de l'expiation serait venu ; et pour lui l'expiation n'est point une invention de rhéteurs, mais une nécessité que les sentiments les plus nobles de la nature humaine ont déposées dans l'âme de l'opprimé. « *Un peuple élevé à une école qui rappelle les tourments de l'enfer, un peuple élevé à coups de poing, de verges et de nagaïkas ne peut avoir le cœur tendre ; dans un pays où l'iniquité régna pendant si longtemps, il est difficile au peuple de réaliser, du jour au lendemain, la puissance du droit. On ne peut exiger de celui qui n'a pas connu la justice, qu'il soit juste.* »

Voici une remarque où se manifeste bien la tendresse de l'âme demi-asiatique de Gorki. Il raconte qu'à Kiev les révoltés jetèrent par la fenêtre de sa maison un grand industriel et sa gouvernante : « *Mais un petit canari qui se trouvait dans sa cage fut épargné. Il y avait donc place pour la pitié dans le cœur des révoltés. Mais cette pitié n'était pas pour l'homme qui ne l'avait pas méritée. C'est en cela qu'est toute l'horreur et toute la tragédie* ». La lettre sur la révolte des esclaves à laquelle j'emprunte les vues

de Gorki sur l'expiation, se termine par une vision digne des prophètes hébreux : « *Il y a dans ce pas une force lumineuse, animée d'une grande pensée, inspirée par le rêve éblouissant d'un royaume de justice, de liberté et de beauté. Mais à quoi bon décrire en paroles la beauté et la grandeur de la mer, à qui n'a plus d'yeux pour les voir ?* » Cette grande pensée est évidemment celle de Lénine qui, suivant Gorki, « *s'efforce de transformer l'énergie potentielle des masses laborieuses de la Russie en énergie effective* », et sans lequel « *la Révolution russe n'aurait pu prendre la forme qu'elle a prise* ».

Il faut avoir bien compris les observations précédentes pour se rendre un compte exact des thèses suivantes qui ont étonné beaucoup de Français. « *Sa vie privée, dit Gorki, est telle qu'à une époque de grande foi religieuse on aurait considéré Lénine comme un saint.* » Il avoue que cette affirmation mettra en fureur les petits-bourgeois, qui regardent Lénine « *comme un Attila venu pour détruire la Rome du bien-être et du confort bourgeois, basés sur l'esclavage, le sang et le pillage. Mais de même que la Rome antique a mérité sa perte, de même les crimes du monde contemporain justifient la nécessité de sa destruction.* » Il estime que les plaintes formulées contre l'invasion des nouveaux Huns qui menacent la culture européenne sont des « *mensonges écœurants dans la bouche des organisateurs et des complices du honteux massacre de 1914-1918* ». Les gens sérieux ne sauraient nier au surplus, suivant Gorki, que la sainteté consacrée par l'Église « *a rarement exclu la férocité et la cruauté* ».

Un point capital à noter est que Lénine a le goût de la vie tempérante ; il vit aussi simplement et aussi modestement au Kremlin que lorsqu'il était émigré à Paris. Or, je crois que l'ascétisme a toujours été le principal caractère qui a désigné les saints au peuple, à l'époque où l'Église se bornait à homologuer, en matière de sainteté, les décisions populaires.

Gorki pense que beaucoup de ses camarades se moqueront de lui en l'entendant appeler Lénine un saint ; ils se demande même si Lénine ne partira pas d'un joyeux éclat de rire, en se voyant ainsi qualifié ; « *saint, c'est là effectivement un terme paradoxal et comique appliqué à un homme pour lequel il n'y a absolument rien de saint, comme a dit de lui l'ex-révolutionnaire Tchaïkovski* » ; - et que Churchill considère comme « *l'homme le plus féroce et le plus exécrationnel* ». Mais le philosophe ne saurait se contenter de la notion étriquée de la sainteté qui a cours dans les séminaires ; à plus forte raison un homme d'imagination ardente, comme Gorki, découvre chez les plus grands saints du christianisme des états psychologiques qui n'ont rien à faire avec les doctrines des théologiens. À ses yeux, il n'existe aucune différence essentielle entre les prédicateurs de la foi chrétienne, qui ont justifié leur témoignage par leur martyre, et « *les révolutionnaires qui font preuve d'un dévouement désintéressé, intrépide, aux intérêts du peuple, de la liberté et de la vérité* ». On ne saurait donc contester à Lénine le titre de saint que lui donne ainsi Gorki.

L'Asie est bon juge en matière de sainteté et Gorki nous apprend que Lénine y est déjà devenu un personnage légendaire. « *Des villages lointains de l'Inde, parcourant des centaines de verstes, par des sentiers de montagnes et à travers des forêts, en cachette, risquant leur vie, arrivent à Kaboul, à la mission russe, des Hindous, écrasés sous le joug séculaire des fonctionnaires britanniques, ils arrivent et demandent ; « Qu'est-ce Lénine ? »* Gorki se demande avec anxiété si la politique des puissances de l'Entente, en repoussant les Russes de l'Europe, ne les conduit pas à s'unir étroitement aux nationalités asiatiques, et dans une lettre du mois de juillet 1920 il demande à [Wells](#) s'il n'y a pas là « *une menace terrible pour la culture européenne* ».

Ce qui a paru le plus extraordinaire aux lecteurs français, c'est ce que Gorki écrit sur la sensibilité de Lénine (comme on peut s'en assurer dans le feuilleton publié par Jean Bourdeau dans les « *Débats* » du 23 septembre 1920 sous le titre *Le Martyre de Lénine*). « *Parfois chez ce rude politique, dit Gorki, brille la flamme d'une tendresse presque féminine pour l'homme et je suis sûr que la terreur lui fait éprouver des souffrances insupportables, bien qu'il sache très habilement les dissimuler. Il est invraisemblable et inadmissible que des hommes destinés par l'histoire à cette contradiction inconciliable ; tuer les uns pour la liberté des autres, n'éprouvent pas des tourments qui accablent l'âme... Tout meurtre me répugne*

organiquement ; mais ces gens sont des martyrs et jamais ma conscience ne me permettrait de les condamner. »

Le lecteur français se défie assez naturellement de ces affirmations de Gorki, parce que nos terroristes de 1793 ont fait un usage abusif de littérature sensible ; élevés presque tous dans des écoles ecclésiastiques, ils avaient été dressés à composer des dissertations, où ils vantaient le désintéressement, le dévouement, la bonté, à l'imitation des modèles choisis par leurs maîtres ; leur esprit avait été tellement déformé par cette éducation qu'ils n'attachaient qu'un médiocre importance à la sincérité des discours prononcés par eux en l'honneur de la vertu. Ils se croyaient des disciples de Rousseau, alors qu'ils ressemblaient tant aux auteurs qui composent les petits livres de dévotion. La littérature sensible, laissée par nos révolutionnaires de 1793, n'est pas plus sérieuse que celle dont font commerce les libraires du quartier Saint-Sulpice.

On pourrait se demander encore si Gorki n'a pas été conduit à imaginer la bonté de Lénine, dans le but de fournir un argument nouveau en faveur de l'opinion qu'il a émise sur la sainteté de celui-ci. Les hagiographes ont toujours beaucoup insisté sur la charité dont firent preuve les héros chrétiens, même à l'égard de leurs persécuteurs les plus féroces ; depuis que les études franciscaines ont été mises à la mode par Ozanam et par Renan, la *sensibilité féminine* des saints est devenue un des éléments essentiels des écrits composés en l'honneur des gens qui voulurent au XIIIe siècle restaurer le christianisme primitif. Beaucoup de Franciscains n'ont pas été gênés d'ailleurs, par leur prétendue tendresse, pour jouer un rôle dans l'histoire de l'Inquisition. Serait-ce donc sur ce modèle que Gorki se serait représenté Lénine, qui ressemblerait aux Franciscains fabriqués par notre littérature contemporaine ?

Je crois, au contraire, qu'il faut prendre à la lettre ce que Gorki nous dit du principal instaurateur de la Révolution russe. Il ne serait point un grand romancier s'il n'était doué d'une pénétration particulière, lui permettant de découvrir les motifs secrets de l'âme chez les hommes qu'il observe autour de lui ; les passions tendres jouent un rôle capital dans la psychologie du roman : on ne saurait donner à un tableau émouvant des tragédies qui se déroulent dans la vie commune, si on ne savait distinguer avec une sûreté absolue les sentiments nobles vraiment ressentis par les protagonistes de l'action d'avec les contrefaçons que la civilisation des gens du monde multiplie. Gorki est resté d'ailleurs un homme du peuple, habitué à placer au premier rang la sincérité du cœur. Je suis donc persuadé que s'il parle, comme il le fait, de la sensibilité de Lénine, il nous apporte un témoignage auquel nous devons nous fier.

Le goût de la vie ascétique, le dévouement désintéressé à la cause des classes pauvres, la pitié sincère pour la misère humaine, sont des choses qui deviennent bien rares de nos jours ; mais nous avons le droit de penser que, maintenant comme autrefois, ces qualités attirent aux hommes qui les possèdent le respect admiratif de leurs semblables, le monde ne cesse pas de désirer que de tels héros lui indiquent la voie de sa libération. Gorki proclame qu'il est heureux de voir Lénine devenir un personnage légendaire : *« Cela est bien. La plupart des gens ont absolument besoin de croire pour pouvoir commencer à agir. Ce serait trop long d'attendre qu'ils se mettent à penser et à comprendre, et pendant ce temps le mauvais génie du capital les étouffe de plus en plus vite par la misère, l'alcoolisme, l'épuisement »*. Depuis que le socialisme occidental a épuisé ses forces en donnant au prolétariat des ambitions parlementaires, on pouvait se demander s'il restait encore chez nous des éléments de régénération ; mais l'enthousiasme que provoqua le bolchevisme parmi les prolétaires de tous les pays, fournit la preuve que l'Europe ne veut pas être obligée de croire qu'elle ait perdu définitivement les trésors moraux que sa tradition avait regardés comme incomparables ; la légende de Lénine, telle que Gorki nous la présente, semble donc destinée à exercer une influence durable sur les esprits que la civilisation bourgeoise n'a pas dévoyés.

La grande majorité des écrivains auxquels l'opinion publique reconnaît le droit se poser en directeurs de la pensée française, sont des ennemis déterminés de la République des Soviets ; Ernest Lavisse (de l'Académie française) et Henri Massis (fondateur du *Parti de l'intelligence*) sont persuadés

que le monde se tourne, avec anxiété, vers eux pour savoir quelles voies il doit suivre : ces *magnats* du génie national devraient donc employer leurs talents à défendre la *civilisation* (qui les entretient) contre les bolchevistes. Pourquoi ne détruisent-ils pas les sophismes de Gorki ? La bourgeoisie avouerait-elle son impuissance ? Un tel aveu indiquerait, d'une manière sûre, que la décomposition de l'ordre actuel est plus avancée qu'on ne le croît généralement.